

Cinq traités alchimiques médiévaux (Chrysopoeia, Tome VI [1997-1999]), Paris-Milan, S.É.H.A.-Archè 2000. 352 pp.

La plus récente livraison de la Société d'Étude de l'Histoire de l'Alchimie pourrait être comparée à un véritable entonnoir d'alchimiste si nous considérons l'ordre dans lequel les cinq textes sont présentés. Nous entrons d'abord dans l'édition du *De secretis nature* de Françoise Hudry, texte qui trace l'horizon du paysage théorique, étant donné qu'il contient le premier témoignage connu de la fameuse *Tabula smaragdina*, qui allait devenir en Europe le credo des alchimistes' (p. 1-2). Suit son homonyme, le *De secretis naturae* du pseudo-Arnould de Villeneuve traduit et édité par Antoine Calvet, texte-témoin dont l'intérêt majeur réside dans 'l'analogie entre la mort et la résurrection du Christ et l'œuvre' (p. 169), analogie initié d'abord par 'le médecin le plus célèbre du moyen âge' (p. 166). Succèdent alors dans le même conduit une ramification d'un autre traité pseudo-arnaldien, la *Flos florum*, par Sylvain Matton. Enfin, Matton et Renan Crouvizier éditent deux traités d'un alchimiste français méconnu 'de la fin du Moyen Âge' (p. 273), Valerand du Bois-Robert. Partant donc de la célèbre Table d'Émeraude, nous passons par ce courant central qu'est la tradition pseudo-arnaldienne, pour arriver jusqu'à l'un de ces ultimes adeptes inconnus du Moyen âge finissant; 'nombre d'auteurs alchimiques de la fin du XV^e et du début du XVI^e siècle n'ont jamais été édités, ou ne l'ont été qu'assez tardivement' (p. 275). D'où l'analogie de cet ordre textuel avec l'instrument conique du laboratoire.

Bien que, de l'aveu de l'éditrice Françoise Hudry, la *Tabula Smaragdina* 'ne s'est pas diffusée à partir du *De secretis nature*, mais à partir du *Secretum secretorum* attribué à Aristote, qui la contient aussi' (p. 14), ce long traité attribué au pseudo-Apollonius est la traduction latine, faite au XII^e siècle, de l'ouvrage arabe intitulé *Livre du secret de la création*. Cet ouvrage, qui contient une théologie monothéiste et une cosmologie couvrant tous les genres incluant l'homme, constitue un cas exemplaire du type d'influence que la pensée arabe a pu avoir sur la cosmologie mais aussi sur l'anthropologie occidentales.

Françoise Hudry présente l'édition intégrale du texte latin (p. 21-154), en exposant préalablement les différentes sources doctrinales et littéraires qui font de cet ouvrage un filon de transmission scientifique et culturelle significatif. L'éditrice attribue la partie théologique au commentateur Sagiyus, et re-

trace des influences nettement aristotélicienne et de surprenantes notations néo-platoniciennes. La partie cosmologique, 'noyau de l'ouvrage', contient pour sa part le paradigme de Némésius d'Émèse (IV^e s.) faisant correspondre le macrocosme et le microcosme. Il convient ainsi de relier cette importante partie de l'ouvrage 'avec la doctrine stoïcienne, sa théorie de la sympathie universelle et son déterminisme astral' (p. 8 et 15).

Le traducteur latin du ps.-Apollonius, Hugues de Santalla, connaissait l'arabe écrit mais il 'n'a pas suivi la division du texte arabe en six longs traités' (p. 3). Et bien que l'ouvrage arabe soit lui-même encore mal élucidé, nous pouvons, grâce à cette 'édition de travail' (p. 15), mesurer les ressemblances et différences doctrinales avec la pensée arabe, elle-même tributaire des différentes écoles grecques.

Ce traité composé dans l'horizon des quatre causes aristotéliciennes et couvrant tous les règnes de la nature est fort intéressant, car même si l'ouvrage 'ne contient pas de recette astrologique ou alchimique, à part la *Table d'émeraude* de la fin' (p. 4), même si Hermès n'y 'est cité que deux fois' (p. 12), 'les minéraux y sont longuement traités' (p. 4) et l'origine mythique du traité (trouvé dans un souterrain) lui valent une importance majeure. Importance dont avait conscience Marie-Thérèse d'Alverny, qui avait projeté l'édition de cet ouvrage, édition que Françoise Hudry dédie aujourd'hui à sa mémoire (p. 15).

Antoine Calvet offre la traduction d'un ouvrage fort répandu dans le courant pseudo-arnaldien; le *De secretis naturae*. Il s'agit d'un dialogue entre un maître et son disciple qui 'se rapproche plutôt de la *quaestio* pédagogique, où un élève pose des questions à un maître afin que ce dernier éclaire certains points obscurs de la théorie' (p. 156).

Ce traité, fort répandu (32 manuscrits relevés entre le XIV^e et le XVI^e siècle) serait, selon Calvet, 'l'une des sources latines les plus significatives, en matière d'alchimie, vers la fin du XIV^e siècle' (p. 156). L'ouvrage aurait été fabriqué par 'des franciscains alchimistes, assurant le relais entre le ps.-Geber et Jean de la Roquetaillade' (p. 167). Ils auraient puisé leur inspiration dans le ps.-Avicenne et la *Summa perfectionis* du ps.-Geber, mais aussi à la *Table d'Émeraude*.

Or, dans sa description de la *Table* (p. 168), Antoine Calvet renvoie au *Liber Hermetis de alchimia*, qu'il décrit comme 'une traduction latine datable du XII^e siècle et issue d'un original arabe qui transmet la plus ancienne version latine de la *Table d'Émeraude*' (*ibid.*). L'éditeur ajoute qu'une présentation de la *Table* y est faite par 'Galien' qu'il identifie, entre accolades à '[Balinus = le ps.-Apollonius de Tyane]'. La datation, l'attribution d'auteur et la présence de la plus vieille version de la *Table* font alors immédiatement et évidemment

penser au manuscrit parisien du *De secretis nature* du ps.-Apollonius, édité par Françoise Hudry dont nous venons de parler. Antoine Calvet ajoute que 'Plusieurs indices laissent à penser que l'auteur du *De secretis naturae* puisa à cette source' (*ibid.*). Resterait à comparer dans le détail ces indices permettant ou non d'établir une filiation entre les deux traités portant le même titre ou, à tout le moins, une filiation entre ce traité ps.-arnaldien et le courant du ps.-Balinus.

Toujours dans le sillage d'Arnauld de Villeneuve, Sylvain Matton offre cinq versions de la *Flos florum* qu'Antoine Calvet présente. La *Flos florum* 'fut régulièrement éditée par les éditeurs des *Opera Omnia* d'Arnauld de Villeneuve' (p. 217). Cependant, prévient Calvet, 'L'attribution (...) n'apparaît que dans les manuscrits du XV^e siècle, tout comme la dédicace au roi d'Aragon, Jacques II. Cette attribution pourrait être due à des scribes attachés à la maison d'Aragon' (p. 218).

Indépendamment de l'attribution, le traité en cause 'constitue dans la littérature alchimique médiévale un cas particulièrement complexe de fluctuation textuelle' (p. 207). L'ouvrage circula avec ou sans prologue, et avec changement de dédicataire. Aussi, d'autres traités ne sont que des abrégés de l'ouvrage en cause ainsi que l'avait découvert Thorndike pour les *Semita semitae*, qui n'est qu'"une forme abrégée de la *Flos florum*' (p. 211). Il en serait de même pour les *Errores alchimiae* qui 'se révèlent être une copie de la *Flos florum*' (p. 213). Il convient de préciser que l'une des cinq versions offertes par Matton consiste en 'une traduction française de la *Flos florum* avec son prologue copiée vers la fin du XIV^e siècle, mais qui se trouve placée sous le nom de *Roussinus*' (p. 208). Matton pense même que cette traduction pourrait avoir été effectuée sur 'la version originale de notre texte' (*ibid.*). Ce qui fait que le lecteur dispose de trois versions manuscrites, dont une française et de deux versions imprimées comprenant la version du *Theatrum Chemicum* et celle des *Opera Omnia* d'Arnauld, qui fut reprise par Manget.

Les deux derniers traités publiés dans le recueil concernent un alchimiste méconnu – Valerand Du Bois-Robert – qui pourrait être aussi considéré comme un inconnu, du fait qu'il 'ne soit quasiment pas passé à la postérité' (p. 274). Comme le dit Renan Crouvizier dans sa présentation, 'L'étude de la vie et de l'œuvre de Valerand Du Bois-Robert reste à faire' (p. 273). Wickersheimer atteste la présence de Valerand, médecin de Montpetit, à Amiens en 1496-1502 pour une autopsie; on le voit aussi à Arras en 1514. Joseph Du Chesne le connaît, Zecaire mentionne son nom. C'est tout. Pour l'œuvre, il n'y aurait, selon les dires de Valerand lui-même, que deux épîtres dont la première est adressée à Madame de Bourgogne (Marguerite York selon Crouvizier) et l'autre, adressée à un Maître en arts libéraux prénommé Abraham.

L'Épître à Madame de Bourgogne ne nous est parvenue que par un seul manuscrit, copié en 1583 et conservé à la Wellcome Library. Il s'agit d'une sorte de cours d'alchimie en neuf leçons' (p. 278). La théorie alchimique qui y est développée 'est celle du mercure seul' (p. 281). Ce qui constitue l'une des caractéristiques des textes arnaldiens dans le sillage de la *Summa perfectionis* du ps.-Geber, ainsi que le souligne par ailleurs Antoine Calvet dans sa présentation de son *De secretis nature*, 'L'auteur du *De secretis naturae* emprunte principalement à la *Summa perfectionis* du ps.-Geber, faisant du seul mercure l'agent de transformation des métaux' (p. 168). Ce qui confirmerait, à première vue, la parenté de doctrine ou d'esprit de cet obscur médecin de Montpellier avec son célèbre ancêtre issu de la même université. Mais la lecture de l'épître parle plutôt du vif argent comme 'matière de la dicte pierre' alors que c'est le soufre qui est 'l'agent ou faiseur ou engendreur de métal' (p. 290); ce qui constitue plutôt une nette opposition littéraire et doctrinale avec le paradigme du ps.-Geber.

Pour sa part, *l'Épître à Maître Abraham* est éditée dans sa version originale latine par Sylvain Matton, et dans sa traduction française par Renan Crouvizier. Ce dernier, dans sa présentation, soulève la question de l'identification du Maître Abraham en référence au personnage Abraham le Juif mentionné dans le *Livre des Figures Hiéroglyphiques* du ps.-Flamel, paru en 1612. Cette hypothétique 'trace d'Abraham le Juif en la personne du correspondant de Valerand Du Bois-Robert' (p.298) est rejetée finalement par Crouvizier. Mais la question était pertinente. En effet, dans le *Livre des Figures Hiéroglyphiques* paru en 1612, 'Abraham le Juif' renvoyait à l'auteur d'un livre d'alchimie prétendument rédigé à la fin de l'Antiquité. Renan Crouvizier pensait peut-être à un maître Abraham bien réel c'est-à-dire le correspondant de Valerand dont le faussaire du *Livre des Figures* se serait inspiré pour l'écriture de son personnage mythique. Or, Valerand et son correspondant vivent au tout début du XVI^e siècle alors que le *Livre des Figures Hiéroglyphiques* n'a pu être rédigé avant 1602; ce qui constitue un grand écart pour la réputation d'un maître d'arts libéraux qui n'a laissé aucune trace connue. Mais ce maître était rattaché au grand couvent des franciscains de Paris (p.277) et pouvait fort bien être passionné de l'Art comme tant d'autres de son Ordre l'ont été. Plus simplement, le faussaire du XVII^e siècle avait peut-être lu l'Épître de Valerand; il y a un manuscrit parisien daté de la fin du XVI^e siècle (p.301).

Dans sa présentation des doctrines alchimiques de l'ouvrage adressé à Abraham, Crouvizier donne un résumé des 'points fondamentaux', exposant que 'Ses explications, destinées à un alchimiste confirmé, sont plus détaillées que celles qu'il donne dans l'épître adressée à Madame de Bourgogne' (p. 299). Nous lisons alors dans le traité adressé au Maître qu'il faut recourir à

deux souffres philosophaux (...) La conjonction de ces deux souffres en un vaisseau permet la “congelation d’icelluy esprit”, c’est-à-dire du mercure’ (*ibid.*). Ce procédé nécessitant la combinaison de deux souffres exprime une réalité expérimentale non seulement plus détaillée mais passablement différente du procédé résumé dans la première épître, où l’accent est plutôt mis sur ‘la vraye mixtion du vif argent comme de la matiere de la pierre avec le soufre comme son agent’ (p. 291).

Certes, les éditeurs le mentionnent, nous retrouvons effectivement deux citations identiques dans les deux épîtres et l’auteur de l’*Épître à Abraham* parle de son autre œuvre brève qu’il compare à un codicille, et que Crouvizier propose implicitement d’identifier à l’*Épître à Madame de Bourgogne*. Mais cela suffit-il à déterminer que les deux ouvrages expliquent le même cheminement et sont assurément du même auteur? Il reste que ces deux épître sont porteuses d’un même style véhiculant les nombreuses synonymies, bivalences sémantiques et répétitions typiques des épigones alchimiques de l’époque à laquelle a vécu ‘Valeron du Busrebert’, ce véritable alchimiste ‘natif d’Arras, medecin de la tres noble université de Montpellier’ (p. 275).